

Les vertus de l'oubliabilité

Michel Biron

Numéro 61, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78842ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Biron, M. (2015). Compte rendu de [Les vertus de l'oubliabilité]. *L'Inconvénient*, (61), 48–50.

LES VERTUS DE L'OUBLIABILITÉ

Michel Biron

Nicolas Dickner a le sens des images fortes : après la boussole légèrement dérégulée de *Nikolski*, son premier roman, voici l'histoire d'un conteneur réfrigéré transformé en une capsule habitée durant des mois par une voyageuse de dix-huit ans. *Six degrés de liberté* raconte cette version postmoderne du *Tour du monde en 80 jours* à partir de deux récits alternés, celui de la jeune Lisa qui rêve de « repousser les limites de l'expérience humaine », et celui d'une pirate informatique, Jay, lectrice du troisième volume des œuvres complètes de Jules Verne qu'elle a découvert par hasard sur un trottoir tout en étant obligée de collaborer avec la GRC pour ne pas croupir en prison. Celle-ci traque celle-là et donne une étonnante intensité dramatique à un récit qui toutefois relève moins du polar que de la fable poétique.

La construction est astucieuse et efficace comme un jeu parfaitement maîtrisé. L'impressionnant travail documentaire, le style précis et le ton allègre de l'auteur parviennent à faire tenir debout ce qui peut sembler, au départ, une idée assez farfelue. Quel intérêt en effet de vouloir se mettre soi-même en boîte pour faire le tour du monde au nez et à la barbe de tous les services de renseignements de la planète ? La réponse est simple : il n'y a pas de but en dehors

de l'expérience elle-même. Lisa n'espère aucun bénéfice de son odyssée, sinon le plaisir d'une prouesse qui tient à la fois de la clandestinité politique, du sport extrême et du hacking de haut niveau. Elle n'est ni radicalisée ni louve solitaire. Son périple n'a rien à voir avec un quelconque complot terroriste, même s'il s'inscrit dans un climat d'anxiété mondialisée. La beauté de l'exploit n'en est que plus pure, plus désintéressée, plus séduisante. Une beauté à la fois scientifique et poétique, à l'instar de la métaphore du titre, *Six degrés de liberté*, empruntée à un domaine habituellement peu fréquenté par les poètes, celui du génie nautique. Pour ceux que cela intéresse, ce titre renvoie aux différents axes de rotation d'un véhicule dans l'espace. Le conteneur, on l'aura compris, constitue ici un véhicule hautement symbolique.

Il peut renfermer toutes sortes de choses, à commencer par des déchets. Lisa a quinze ans au début de l'histoire et s'occupe de vider le grenier d'une maison en ruine que son père veut rénover. Nicolas Dickner aime observer la société à partir de ce qu'elle jette. « Les déchets ont toujours été un important marqueur de classes sociales », explique son narrateur, qui suggère à Mark Zuckerberg d'inciter les amis de Facebook à publier le contenu de leurs poubelles

plutôt que leurs goûts musicaux ou alimentaires. Les poubelles ne mentent pas : elles dévoilent ce que l'on est plus sûrement que ce que l'on exhibe. Le roman n'est plus un miroir que l'on promène le long du chemin, comme au temps de Stendhal, mais un conteneur transparent dans lequel s'accumulent des ordures en tous genres que l'écrivain se fait un malin plaisir de récupérer. Rien d'obscène, rien de spectaculaire, mais tout ce qui traîne suscite sa curiosité, car il y a toujours moyen d'imaginer des vies derrière ce que les gens mettent au rebut.

C'est ce que fait par exemple Jay pendant qu'elle surveille les données des cartes de crédit sur son ordinateur : « Elle tâche d'imaginer, derrière la froide façade de ces chiffres, les destins qui se font et se défont, la vie qui avance comme une coulée visqueuse de skis de fond et de scooters, de trios souvlaki, de fichiers MP3, de romans de gare, de vibrateurs, d'essence ordinaire, de pneus d'hiver, de massages californiens et de clous à toiture, d'armoires IKEA, de bretzels au chocolat aromatisés à la menthe, de nettoyeur à vitre et de sacs à ordures. » Elle est comme le romancier, mais tous les personnages semblent des romanciers en puissance tant ils s'affairent à créer de l'ordre dans un flux d'informations qui semble sans



fin. Tous font des listes, se passionnent pour des détails triviaux ou incongrus, décomposent la matière, mesurent le temps qui passe, pèsent leurs mots, bref tous vivent leur quotidien avec une précision si maniaque qu'on les dirait issus d'une famille d'autistes fonctionnels.

Ces personnages ont effectivement en commun de vivre dans une sorte de bulle, « en mode Asperger », comme le remarque le narrateur à propos de Jay travaillant avec ses écouteurs sur les oreilles. La société existe, mais très peu. Parfois, ils ne la supportent tout simplement pas, comme Éric, l'ami d'enfance de Lisa, hacker génial qui souffre d'agoraphobie. Ils sont l'un pour l'autre comme un frère et une sœur, un duo aussi exclusif, asocial et platonique que des personnages de Réjean Ducharme. Ils sont totalement absorbés par leur monde, celui des geeks. Ce sont des obsessionnels pour qui la *libido sciendi* prend toute la place : il n'y a pas l'ombre d'une scène à caractère sexuel dans le roman, et c'est comme si la question du désir n'avait guère d'importance pour ces personnages qui ne veulent entrer en conflit – et donc en relation – avec personne. Ils sont trop occupés à s'instruire, à élaborer des projets invraisemblables. Ils n'ont pas d'ambition précise, mais ce ne sont pas des *losers*. On s'étonne à peine d'apprendre vers le milieu du roman qu'Éric est devenu millionnaire à dix-huit ans grâce à ses talents de programmeur-hacker. On n'est guère surpris non plus de le voir déménager à Copenhague avec sa mère, son beau-

père et bientôt une demi-sœur. Il ne sort pas plus de chez lui que du temps où il vivait dans la région de Montréal : Copenhague, Huntingdon ou le milieu des océans, c'est du pareil au même à l'ère de Skype.

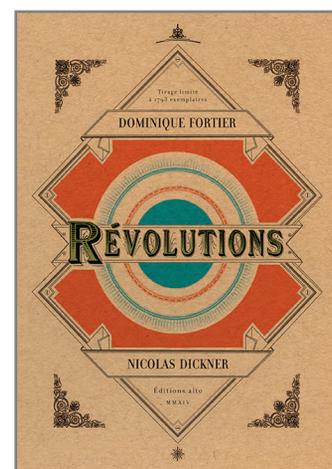
Lisa, Éric et Jay habitent un univers à la fois miniature et infiniment renouvelable. Ils s'inventent un monde en véritables champions du « *do it yourself* », comme le prouve Lisa lorsqu'elle met à profit le savoir-faire hérité de son père pour retaper son conteneur mobile. Du passé ils prennent ce qui leur convient, oublient ce qui les dérange. *Six degrés de liberté* est une fable sur la mémoire et sur l'identité qui s'exprime aussi à travers les manies de personnages secondaires, comme la mère de Lisa qui lutte contre sa dépression en visitant de façon compulsive le magasin IKEA, ou encore son père atteint de la maladie d'Alzheimer. L'oubli est une sorte de vertu, une façon de ne pas trop souffrir. À condition d'être bien dosé, comme l'illustre une scène emblématique au cours de laquelle Lisa et Éric prennent soin de donner à leur conteneur fantôme un code qui obéisse à la règle suave de « l'oubliabilité ». Ce sera « PZIU 127 002 7 », qui leur semble « raisonnablement oubliable » et tout de même « assez esthétique ». L'identité, chez Nicolas Dickner, tend vers l'oubliabilité : on veut repousser les limites de l'expérience humaine, mais incognito.

Se faire oublier, passer inaperçu, changer de lieu, renoncer à son identité : tout ce que font les personnages du roman tourne autour de ce même motif de l'oubliabilité. Ce n'est pas un hasard si Jay a d'abord été reconnue coupable de vol d'identité avant de signer son entente secrète avec la GRC, qui l'oblige à changer de nom et à rompre avec son passé. Elle a consenti à « son effacement de la surface de la planète » parce qu'elle n'avait guère le choix, mais aussi parce qu'elle n'avait pas grand-chose à perdre. Ce personnage, comme les autres, s'épanouit en s'effaçant, se reconnecte aussi facilement qu'il se déconnecte. Il n'y a pas de frontières à son épreuve, chaque surface devient une interface.

Le tour de force de Nicolas Dickner est de rendre cette mécanique attachante, de réussir à créer de véritables

personnages malgré le côté fabriqué de son scénario. Ces personnages si légers et désinvoltes ont les deux pieds sur terre, et l'absence de pathos ne les rend pas insensibles, bien au contraire. Ils ont une conscience exacerbée de ce que signifie la mondialisation, et on ne s'ennuie jamais en leur compagnie. Ils incarnent au sens fort la mobilité contemporaine, mais ils transforment ce qui peut sembler une simple condition extérieure en une quête pleine de sens. Ils nous enseignent à être attentifs à tout, même à ce qui est dépourvu de beauté, comme ces immenses conteneurs qui acquièrent au bout de réels efforts une nouvelle et improbable légèreté.

À l'automne 2014, Nicolas Dickner a publié avec la romancière Dominique Fortier un curieux ouvrage qui peut se lire, lui aussi, comme un pied de nez aux formes conventionnelles de l'imaginaire. L'idée de départ était simple : chacun devait écrire quotidiennement un petit texte à partir du calendrier républicain mis en vigueur par les révolutionnaires français entre 1793 et 1806. Le jeu a duré un an et a commencé au mois des Vendanges, rebaptisé « Vendémiaire », découpé comme chacun des autres mois en trois décades elles-mêmes divisées en huit noms de végétaux, un nom d'animal et un nom d'outil. La contrainte peut sembler aussi farfelue que l'idée de voyager dans un conteneur, mais l'éditeur a accepté le jeu en produisant un objet joliment illustré qui ne ressemble à aucun genre connu. « Et si ce livre écrit à quatre mains était de ce genre d'hybrides ? Journalmanach ; éphémé-



moires ; calencyclopédie ? » écrit Dominique Fortier. Il n'y a aucune règle précise en dehors de l'obligation d'écrire ce qu'inspirent à chacun la plante, l'animal ou l'outil imaginés par Fabre d'Églantine, l'auteur de ce calendrier voué bien-tôt à l'oubli. C'est tantôt une anecdote, tantôt une réflexion sur l'étymologie du mot, tantôt un souvenir d'enfance associé à tel fruit ou telle plante, tantôt un retour sur tel roman, tel événement historique, tantôt n'importe quoi.

Le résultat est forcément hétérogène, mais on y voit les deux écrivains toujours en état de création, compulsant leurs dictionnaires, creusant leurs mémoires, déconstruisant certains mots, improvisant une brève chronique, inventant une recette de cuisine, se prenant l'un et l'autre à témoin. En cours de route, le doute surgit et il leur arrive de dire des banalités ou de n'avoir rien à dire, comme à propos du céleri (2 Brumaire). Mais c'est bien davantage l'impression de plaisir qui se dégage de cette entreprise où chacun finit par se dévoiler au

fil de l'écriture. On lira ainsi, à partir du mot *aubergine* (26 Vendémiaire), la comparaison éclairante de Dominique Fortier entre un dictionnaire encyclopédique comme le *Petit Larousse* et un dictionnaire étymologique comme le *Petit Robert* : « L'un parlait du monde, l'autre parlait des mots. » Elle avouera ensuite : « Je suis du clan des *Robert*. Les livres – mais aussi les mots – ne me parlent pas d'abord du monde, mais des livres. »

On ne sait pas ce que Nicolas Dickner pense de cette typologie (les deux auteurs s'interpellent, mais ne se répondent jamais, ce qui est dommage). Mais on le devine en lisant par exemple l'entrée du 15 Floréal, jour associé au ver à soie, dans laquelle il reconnaît presque à regret ne savoir écrire que les deux pieds enfoncés dans la matière élémentaire du monde :

J'aimerais parfois que l'écriture d'un roman ressemble à ce qu'en disait Joseph Heller : la longue recherche d'une première phrase, qui mène à une seconde phrase,

et à une troisième, et ainsi de suite, à l'instar d'un cocon de bombyx dont on aurait cherché le bout libre afin de le dévider soigneusement.

Mais bon. Je bâtis plutôt mes romans comme un castor bâtit ses barrages. Avec un empirisme violent, enfoncé jusqu'aux genoux dans la vase glacée.

Parler des fleurs, des animaux ou de conteneurs, c'est peut-être, à l'ère du 2.0 et des *selfies*, une forme de résistance, une « révolution » parmi d'autres, pour reprendre le titre de l'ouvrage. Une manière de s'oublier soi-même pour mieux redécouvrir les vertus de ce qui ne nous ressemble pas. ■

SIX DEGRÉS DE LIBERTÉ

Nicolas Dickner
Alto, 2015, 384 p.

RÉVOLUTIONS

Dominique Fortier et Nicolas Dickner
Alto, 2014, 424 p.

POSTE RESTANTE

Louis Jolicœur

Louis Jolicœur

POSTE RESTANTE

récit

L'instant même

Récit

400 pages ; 32,95 \$

Aussi disponible en PDF et ePub

Au milieu des années 1970, un jeune Québécois entend l'appel de la route, auquel il obéit sans réserve, de l'Europe des origines à l'Inde mythique et au Népal. Entre ces deux régions du globe, entre ces deux pôles, il y aura la solitude à expérimenter, quantité de mets exotiques à apprivoiser, bien des langues à déchiffrer et des garde-frontières à affronter, de nombreuses guerres religieuses et révoltes politiques à traverser.

On croirait y être. Éprouver la faim, la fatigue, ressentir soi-même le vertige de la route. Enseigner l'anglais à de jeunes militaires de Shiraz à l'aube de la révolution iranienne qui commençait à gronder, se vider les boyaux en Inde, atteindre enfin le Népal en espérant apercevoir l'Everest.

C. Desmeules, Le Devoir

L'instant même
www.instantmeme.com